



CATHARISME

Histoire, Philosophie et Spiritualité d'hier à aujourd'hui

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

L'évolution du catharisme de nos jours

HISTOIRE

Éric Delmas : Leapréhistoire du catharisme

SPIRITUALITÉ

Éric Delmas : Glose du *Pater* d'aujourd'hui (2^e partie)

CATHARISME D'AUJOURD'HUI

Annie Cazenave : La reine de mai

CULTURE ET ÉTUDES CATHARES

Association laïque sans but lucratif (loi de 1901).

OBJECTIFS

Favoriser et promouvoir l'étude, la recherche et la communication, afin de permettre une meilleure connaissance du christianisme cathare dans le respect de son identité et de sa philosophie ;

Organiser, favoriser et développer une approche contemporaine de cette culture, respectueuse de ses traditions ;

Assurer la communication de l'association et la défense de ses objets et de ses membres.

MOYENS

L'association se propose d'utiliser tous les moyens — existant ou à venir — pour rechercher, acquérir, préserver, diffuser et valoriser les documents relatifs à la réalisation des objectifs cités ci-dessus.

Elle réunira les documents acquis, dans le cadre du § 2 – 1, sous la forme d'un fond documentaire qui prendra le nom de Bibliothèque cathare.

La Bibliothèque cathare ne constitue pas un élément patrimonial de Culture et étude cathare qui en est simplement gestionnaire. Le fond documentaire est donc insaisissable.

Elle s'autorise à mettre en œuvre des activités lucratives et commerciales ainsi que toute activité à caractère caritatif.

Elle peut conclure des accords avec des personnalités civiles ou morales en vue d'atteindre ses objectifs. Le détail de ces accords fera l'objet d'une présentation détaillée dans le R.I. Ils ne peuvent en aucun cas mettre en danger les finances de l'association.

L'association peut ester en justice dans le cadre d'atteintes portées à son existence, à ses objectifs et à ses membres.

ÉDITORIAL

L'évolution du catharisme de nos jours.

HISTOIRE

Éric Delmas : La préhistoire du catharisme

SPIRITUALITÉ

Éric Delmas : Glose du *Pater* d'aujourd'hui (2^e partie)

CATHARISME D'AUJOURD'HUI

Annie Cazenave : La Reine de mai

Michel Jas : Al cap de set cens ans

ÉDITORIAL

L'ÉVOLUTION DU CATHARISME DE NOS JOURS

Cela fait bien longtemps que l'on disserte sur le catharisme. Est-il un sujet strictement historique ? Est-il une philosophie, une spiritualité, destinée à permettre à chacun — dans son for intérieur — de s'améliorer psychologiquement, voire spirituellement ? Est-il une philosophie de vie associée à une spiritualité dans lesquelles un individu, dissocié du monde, pratiquerait une vie ascétique et une spiritualité intimiste ?

Ces approches ont été largement étudiées et proposées dans les décennies précédentes par des personnes qui étaient persuadées qu'une résurgence du catharisme n'était pas possible de nos jours. Souvent sans argument précis, parfois en prétendant que la mort du dernier cathare avait rendu toute résurgence impossible et parfois en prétendant que le monde d'aujourd'hui ne la permettait pas, les opposants sont nombreux encore.

Mais comment prétendre que ce monde, toujours aussi malin, ne serait pas adapté à une religion qui se place hors du monde ? Comment croire que Dieu ne pourrait pas, via le Saint-Esprit, baptiser par l'Esprit de nouveaux bons-chrétiens, comme il le fit à la Pentecôte, cela n'a aucun sens.

Le seul véritable obstacle à la résurgence est en nous : notre attachement à la foi cathare est-il superficiel ou profond ? Voulons-nous accéder au salut ou pas ?

Cette revue, avec des textes variés en est un des vecteurs.

Bonne lecture !

Éric Delmas.

HISTOIRE

LA PRÉHISTOIRE DU CATHARISME

AVANT-PROPOS

Les historiens du catharisme acceptent parfois de dire que les bogomiles, voire les manifestations de Rhénanie, de Champagne, des Flandres ou de l'Orléanais, sont des sortes de proto-cathares, mais l'idée qu'il ait pu y avoir une antériorité au catharisme est assez clairement rejetée de façon unanime.

Comme je le dis souvent, faire de l'histoire des religions en mettant à part, voire en refusant de traiter, l'histoire de la théologie religieuse, c'est vouer son travail à l'échec.

Le simple fait d'imaginer qu'une doctrine religieuse puisse émerger spontanément, presque totalement construite et organisée sur le plan rituel sans qu'il y ait eu des prémices est forcément ridicule. Ce n'est déjà pas possible dans des domaines plus matériels comme les sciences physiques, alors que les découvertes et les progrès y sont souvent plus fulgurants que dans les sciences humaines, qu'il faut une certaine cécité associée à une forme d'obscurantisme pour l'imaginer en matière de religion. Même le christianisme, censé émaner d'un envoyé divin, ne s'est pas construit instantanément. Les réticences et les incompétences dont ont fait preuve les disciples, d'après ce que nous en savons, montrent que les hommes ne peuvent édifier une doctrine qu'avec effort et grâce à un travail de long terme.

Ce qui est par contre très intéressant dans le christianisme, c'est d'observer comment sa construction va se faire à partir d'un noyau central et comment une intervention extérieure va le modifier profondément au point de créer un schisme qui, même s'il fut réprimé en douceur, fut révélateur des difficultés rencontrées par

ceux qui avaient côtoyé l'émissaire divin s'agissant de maîtriser son message.

INTRODUCTION

Quand on veut étudier l'histoire, qu'il s'agisse de politique, de sciences ou de religion, il convient d'agir à peu près toujours de la même façon. D'abord on repère l'élément central de l'objet de l'étude. Ce peut être un pays (l'histoire de France), un régime politique (l'histoire du premier Empire), un domaine scientifique (l'histoire de la physique nucléaire ou de l'informatique) et, dans le domaine religieux on peut s'intéresser également à un élément considéré comme fondateur (le christ, Bouddha) ou à un mouvement (christianisme, Islam).

S'agissant d'un individu ou d'un être considéré comme fondateur, on voit vite qu'en matière de religion il est souvent insuffisant car, la plupart du temps, la religion dont il constitue le point de départ met du temps à s'implanter et il a disparu avant qu'elle soit individualisée. Ce qui permet de suivre l'histoire de la religion, ce sont les petits cailloux blancs qu'elle sème sur son chemin et qui en font la particularité.

Mais ces éléments doctrinaux censés nous renseigner sur la religion que l'on étudie posent un problème que l'on ne trouve pas en politique ou en sciences physiques. Les divergences sont d'un côté largement revendiquées comme fondatrices d'une nouvelle lignée politique et d'un nouveau domaine scientifique qui sont reconnus comme tels ; la physique newtonienne et la physique quantique cohabitent sans problème par exemple. En matière de religion — vraisemblablement en raison de l'enjeu ressenti — il y a généralement conflit et rejet de l'élément considéré comme le plus faible au profit de celui qui semble l'emporter. Du moins, est-ce le cas dans les religions qui se sont donné comme vocation de diriger la vie humaine dans ce monde.

Au total, la façon de voir du plus fort devient la norme et, les années passant, elle tend à se fondre dans le quotidien au point

d'influencer même ceux qui ne se sentent pas concernés par la religion en question.

PEUT-ON PARLER D'UNE PRÉHISTOIRE DU CATHARISME ?

En fait, poser la question ainsi est quelque peu malhonnête et fortement réducteur. En réalité, il n'y a pas à proprement parler de préhistoire du catharisme car le catharisme n'est pas une religion spécifique, mais il est un moment d'une religion qui le dépasse dans le temps, le christianisme.

Nous parlons du catharisme comme d'une religion parce que justement les historiens en refusant de regarder plus loin que la période médiévale l'ont isolé de son contexte théologique général et en ont fait artificiellement une religion à part.

Cela explique aussi l'embarras de certains historiens vis-à-vis de manifestations proches dans le temps et dans certains éléments doctrinaux connus, qui en a poussé certains à démultiplier les catharismes, voire à les nier, faute d'aller chercher dans le champ doctrinal l'explication de leurs apparentes divergences.

Si l'on étudie l'histoire du christianisme on est amené à relever des points intéressants. D'après les textes dont nous disposons, et malgré toute la prudence qu'il faut mettre dans leur usage, le christianisme apparaît initialement comme un judaïsme rebelle aux formes de judaïsmes connus alors. Cela n'a pas posé de problème à cette époque car le judaïsme ne se formalisait pas de l'existence de courants divergents en son sein. Ces courants, appelés sectes quand ils s'organisaient, étaient relativement nombreux, même si nous ne retenons les noms que de certains d'entre eux : les pharisiens, les esséniens, les zélotes, les sadducéens, etc. C'est à cause de l'extermination qui menaça d'extinction le judaïsme, lors de la prise de Jérusalem en 70 et suite à la guerre de Bar Kokhba (135), que ce dernier élimina de ses rangs ceux qui étaient à la marge et constituaient un bouc émissaire idéal de la catastrophe.

Dès lors les juifs chrétiens qui constituaient la majeure partie du christianisme des origines restèrent dans le judaïsme (ébionites,

elkasaites) et les juifs païens (les gentils) se trouvèrent majoritaires. C'est de là que date la définition de judéo-chrétiens retenue par l'Église de Rome pour se différencier de ces juifs chrétiens qui préférèrent le judaïsme au christianisme. En fait, il y a une part de judaïsme dans tous les courants chrétiens de l'époque, du moins jusqu'à ce que Marcion de Sinope présente aux pères de l'Église de Rome son projet de scission totale entre judaïsme et christianisme, projet qui lui vaudra son excommunication et l'amènera à fonder son Église chrétienne, qui s'appellera après sa mort, marcionisme. De ce moment, on peut considérer qu'il y eut un schisme entre les tenants d'un christianisme baigné de judaïsme (les judéo-chrétiens tels que je les définis aujourd'hui) et les chrétiens anti-judaïques de Marcion (que j'appelle les chrétiens authentiques).

Mais l'appellation « chrétien » était systématiquement revendiquée par l'Église qui comptait le plus grand nombre d'adeptes. Ainsi à Rome, les judéo-chrétiens s'appelaient chrétiens et donnaient aux autres groupes le nom dérivé de leur responsable reconnu — souvent un ancien évêque excommunié par l'Église de Rome —, marcionites, manichéens, simonites, ariens, etc. Par contre, à l'Est la situation était le plus souvent inversée et les chrétiens étaient ceux qui rejetaient l'Église de Rome et ce sont ces derniers qui portaient alors le nom de leur évêque (palùtiens à Édesse où les marcionites étaient appelés chrétiens par exemple).

Les persécutions contre les chrétiens ne tenaient aucun compte de ces finesses d'appréciation puisque, pour les romains, ce qui comptait c'était le refus de sacrifier aux dieux de leur panthéon. Donc, les martyrs chrétiens furent de tous les camps, mais le fait que les persécutions furent plus durables dans la partie orientale fait que les communautés marcionites, qui y étaient bien implantées, payèrent un plus lourd tribut que les chrétiens de Rome.

On le voit, le catharisme prend sa source à ces christianismes divers mais pourtant dotés d'un socle commun, le christ. À l'époque, même ceux que Rome considérait comme des hérés-

tiques pouvaient être reconnus comme chrétiens. Le critère de l'époque était de reconnaître dans le christ une entité divine.

L'ÉVOLUTION DU CHRISTIANISME AUTHENTIQUE

Je rappelle que le mot authentique est employé dans son sens primitif, c'est-à-dire qui est conforme à son modèle initial. Il ne s'agit pas de son sens moderne qui tendrait à en faire le synonyme de vrai par opposition à faux.

Pour définir le christianisme authentique, il faut partir du modèle, le christ.

Le point commun aux chrétiens est de voir dans le christ une entité directement liée à Dieu. Les divergences portant sur sa nature exacte, sur sa substance, comparativement à celle de Dieu, et sur le fait de savoir s'il a changé de substance pour délivrer son message sont secondaires.

Du moment où les chrétiens considèrent le christ comme leur référence commune, le caractère authentique le prend donc comme point de départ du comportement chrétien. Ce que le christ valide est donc un comportement chrétien authentique.

Quels sont les points qui peuvent sembler marquants dans le christianisme, notamment par rapport au paganisme romain et au judaïsme de l'époque ?

D'abord, le christ n'attache pas d'importance au statut social. En effet, loin d'être le nouveau David, roi des juifs, venu délivrer son peuple par la force de ses armées angéliques, il apparaît comme un homme modeste, non violent et sans pouvoir.

Ensuite, il semble mettre en avant le détachement des biens de ce monde. Ses disciples sont débauchés de leur activité professionnelle et lui-même ne semble avoir d'autre fonction que celle d'un prédicateur et d'un thérapeute.

Enfin, et c'est particulièrement remarquable dans un monde soumis à une dictature de fait et dans une contrée sous occupation étrangère, il refuse les principes de survie habituels au profit d'une attitude d'empathie et d'ouverture aux autres qui ne peut que conduire au martyre.

Ces trois traits significatifs de comportement conduisent à un mode de vie ascétique et modeste qui s'oppose totalement au mode de vie qui a permis à l'humanité de dominer son environnement et aux peuples d'exister librement sur une terre en proie perpétuellement à la lutte pour la vie.

Si l'on cherche parmi les chrétiens, lesquels ont le mieux suivi cette voie on se rend compte de deux choses. D'abord, il n'y a pas vraiment dans la communauté contemporaine du christ de communauté qui semble suivre exactement sa voie. Cependant, on peut remarquer des prémices comportementaux qui vont constituer le substrat d'un christianisme authentique.

L'*Évangile selon Jean* marque bien qu'il ne peut y avoir de christianisme dans la voie traditionnelle du judaïsme. Mais, Jean lui-même ne semble pas s'être mis en retrait du judaïsme, pas plus d'ailleurs que les disciples ayant rejoint Jacques le mineur, fervent défenseur des liens entre judaïsme et christianisme.

Paul est bien plus démarqué des disciples et de Jacques, tant par son choix d'étendre le christianisme aux non-juifs et de ne plus respecter les obligations du judaïsme que par sa dialectique qui, plus ou moins prudemment, creuse un fossé entre sa conception du message christique et celle des autres " colonnes " de la communauté chrétienne d'alors.

C'est Marcion qui nous apparaît le premier comme, non seulement un continuateur de la théologie paulinienne, mais bien comme un amplificateur de la rupture entre le christianisme et le judaïsme. Là où Paul opposait la loi judaïque à la loi christique, Marcion franchit un cap décisif en opposant le Dieu juste des juifs et le Dieu d'amour du Christ. En faisant cela, il ne fait que tirer des conclusions logiques de ce que les textes montrent à l'époque et reprend des opinions qui se sont développées au I^{er} siècle parmi, les gnostiques comme Ménandre et Saturnil. Le Dieu de l'*Ancien Testament* peut difficilement être comparé à celui du *Nouveau Testament*, sauf à introduire des notions illogiques mais prétendument transcendantes de l'incompétence de l'homme à saisir les voies de Dieu. Certes, si l'on prétend que nous sommes

incapables de comprendre le vrai sens des textes et de ce qu'ils rapportent, tout devient possible, sauf peut-être de comprendre pourquoi alors Dieu s'est donné la peine de nous transmettre des textes puisque de toutes façons nous ne pouvons pas les comprendre.

Mais il y a encore assez loin du marcionisme au catharisme. Il faut donc s'interroger sur l'évolution du christianisme authentique après la mort de Marcion.

À LA RECHERCHE DU CHAÎNON MANQUANT

Les textes historiques sont très rares et parfois difficiles à interpréter pour suivre à la trace de manière précise les chrétiens marcionites. On sait qu'ils furent très nombreux, et même vraisemblablement majoritaires notamment dans les régions orientales de l'Empire romain d'alors, c'est à dire jusqu'en Syrie. Mais les régions les plus orientales étaient aussi imprégnées d'un christianisme syncrétique qui faisait un pont entre les cultures chrétiennes, mazdéennes et bouddhistes, le manichéisme apparu au début du troisième siècle.

Il est donc vraisemblable que le centre de rayonnement du marcionisme s'est situé à proximité de la ville d'origine de Marcion, Sinope, située dans l'actuelle région de la Mer noire turque.

Son développement est attesté par ses détracteurs. Justin déclare au II^e siècle que le marcionisme s'étend sur tout l'Empire, Rome y compris où ils étaient nombreux. Au début du III^e siècle, Tertullien affirme avec sa modération habituelle que le marcionisme emplissait l'univers. Au IV^e siècle, Épiphane cite parmi les lieux infestés par le marcionisme : l'Italie, l'Égypte, la Palestine, l'Arabie, la Syrie, Chypre et la Perse. Il semble qu'à cette période, le marcionisme commença à décliner à l'ouest tout en restant actif à l'est.

Au V^e siècle, Théodoret, évêque de Chypre annonce au pape Léon qu'il aurait converti plus de mille marcionites vivant dans huit villages.

Rien ne permet de dire que le marcionisme se soit éteint brutalement, ni même que des communautés réduites n'aient pu survivre plusieurs siècles encore. Au contraire, les sources arabes parlent encore de marcionisme au IV^e siècle de l'Égire (XI^e siècle).

LES PAULICIENS, CONTEMPORAINS OU SUCESSEURS DES MARCIONITES ?

La source principale concernant cette hérésie chrétienne est le rapport que fit Pierre de Sicile, envoyé de l'empereur Basile le Macédonien, chargé de négocier la paix et la libération de prisonniers de guerre avec le chef militaire de cette communauté appelée Pauliciens.

Qu'apprenons-nous à leur sujet ? C'est au VII^e siècle (vers 653), qu'un arménien du nom de Constantin, vivant à Mananalis, reçut deux livres : « l'Évangile et l'Apôtre » d'un diacre, récemment libéré de Damas qu'il avait hébergé.

Il abandonna sa religion, désignée uniquement comme païenne, pour créer une secte chrétienne basée sur ces textes et pris le nom de Sylvain (Silouanos), nom d'un compagnon de Paul. Qui était ce diacre ? Personne ne semble le savoir.

Ce qui est sûr c'est que l'erreur visant à attribuer la religion paulicienne à Paul de Samosate vient sans doute de la volonté de rejeter les pauliciens hors du christianisme. D'ailleurs, Pierre de Sicile décrit d'abord les pauliciens comme des manichéens, sans doute avant d'avoir eu accès à leurs documents. Paul de Samosate était un repoussoir idéal, tant son « règne » fut honni des populations qui effacèrent son courant en moins d'un siècle.

Il est tout à fait possible qu'un diacre marcionite ait pu être à l'origine de la révélation de Constantin.

La persécution des pauliciens dont l'expansion démographique inquiétait l'empire oriental et son quasi anéantissement sous l'empereur Justinien III, ne suffit pas à son éradication totale. Par contre, à compter de cette période, les pauliciens survivants se replièrent sur une ville située à l'extérieur de l'Empire (Téphriké) et se mirent ainsi sous la protection des sarrasins. De plus, la di-

rection politique de leur communauté passa sous la coupe d'un chef militaire et les religieux restèrent au second plan.

À compter de cette période, ils organisèrent des raids contre les territoires de l'Empire qui organisa de grands massacres.

Quand au IX^e siècle l'empereur Basile les attaqua, il fut vaincu, d'où l'ambassade menée par Pierre de Sicile et dont l'échec peut expliquer la particulière véhémence de ce dernier envers les pauliciens.

Il semble qu'au milieu du VIII^e siècle, des pauliciens furent envoyés (exilés ?) en Thrace par un empereur qui partageait cependant leur iconoclasme, ce qui lui valu le doux nom de Constantin copronyme (littéralement : au nom de merde). Une autre émigration, clairement forcée cette fois, eut lieu plus d'un siècle plus tard, toujours en Thrace et sous l'ordre de l'empereur Jean I Tzimiskès. Cette émigration ne tarit pas la communauté initiale mais permit aux pauliciens de s'implanter durablement dans la Bulgarie de l'époque, notamment dans la région de Philippopolis (actuelle Plovdiv) où une communauté paulicienne persiste de nos jours. Le reste fut dispersé dans les troupes de l'empire que ce renfort de combattants valeureux intéressait plus que leur approche doctrinale particulière. On en retrouve notamment en Italie et dans l'ouest de l'empire. Sans doute furent-ils également partie des troupes prêtées aux seigneurs de la première croisade, dont faisait partie Raimond IV de Saint-Gilles comte de Toulouse.

CONCLUSION

Les données historiques et géographiques apportent des éléments concordant pour dire qu'il y a une forte probabilité pour que les marcionites, clairement identifiés et auto-affirmés disciples et successeurs de l'apôtre Paul, aient pu être en contact avec les premiers pauliciens, lesquels se sont retrouvés en Thrace, là où vont apparaître les premiers bogomiles qui d'après Pierre de Sicile seraient bien issus d'une activité apostolique paulicienne.

Ce qui semble vérifiable est la permanence de communautés pauliciennes, marcionites et bogomiles, un peu à l'image de la persis-

tance des homo néanderthalensis (Homme de Néandertal) conjointement à l'expansion des homo sapiens dont sortira en Europe l'homme de Cro-Magnon. Tout comme nous avons aujourd'hui un peu de Néandertal en nous bien qu'étant profondément sapiens et même Cro-Magnon sous nos latitudes, les cathares avaient en eux une part de marcionites et de pauliciens même si leur filiation apparemment la plus directe était celle des bogomiles.

Mais, si l'on tient compte de la dimension théologique, les choses sont alors très différentes. Les marcionites, les pauliciens, les bogomiles sont des chrétiens qui reconnaissent dans leur doctrine les mêmes éléments authentiques que l'on va retrouver chez les cathares. Dans un christianisme aussi divers que celui des premiers siècles et dans une résurgence des hérésies aussi variée que celle qui suivit la réforme grégorienne, il est quasiment impossible de penser que ces communautés aient pu, indépendamment les unes des autres, construire une doctrine ayant autant de points essentiels communs. L'hypothèse d'un lien direct est de loin la moins fantaisiste, même si elle pose problème aux tenants de la seule continuité apostolique de l'église romaine.

Il ne manque plus à tout cela que la volonté de chercheurs motivés pour tenter de réduire les blancs que nous laisse l'histoire et d'affiner encore les éléments doctrinaux de ces communautés afin d'étayer la thèse que je viens d'émettre.

Mais c'est une autre histoire.

Éric Delmas

SPIRITUALITÉ

LA GLOSE DU *PATER*— 2

Je vous propose la deuxième partie de mon travail sur l'actualisation du *Pater*.

« Donne-nous aujourd'hui notre pain au-dessus de toutes choses. »

SOURCES

Matthieu : *Donne-nous aujourd'hui notre pain de la journée*

Luc¹ : *donne-nous chaque jour notre pain de la journée*

Marcion² : *donne-nous chaque jour ton pain surnaturel*

Didachè³ : *Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour*

Rituel latin de Dublin⁴ : *Panem nostrum supersubstantialiam da nobis hodie*

Rituel occitan de Lyon⁵ : *E dona a nos uei lo nostre pan qui es sobre tota causa*

Simone Weil⁶ : *Notre pain, celui qui est surnaturel, donne-le-nous aujourd'hui.*

Yves Maris⁷ : *Donne-moi aujourd'hui ma part de pain spirituel*

André Chouraqui⁸ : *Donne-nous aujourd'hui notre part de pain*

¹ *Évangile selon Luc*, XI, 2-4. La Bible - Nouveau Testament – Bibliothèque de la Pléiade – Éd. NRF Gallimard 1971 (Paris)

² *Évangélion*, VII, 4. Tentative de restitution par A. Wautier (<https://www.catharisme.eu/religion/les-confluences/evangelion-de-marcion/>)

³ *La doctrine des douze apôtres* (Didachè). Éd. du Cerf 1998 (Paris)

⁴ *Le Rituel de Dublin* in *Écritures cathares* – Éd. du Rocher 1995 (Monaco). Traduction et commentaires de Anne Brenon

⁵ *Le Nouveau testament*, reproduction photolithographique du Manuscrit de Lyon – Éd. Slatkine reprints 1968 (Genève). Traduction de Jean Duvernoy.

⁶ *Attente de Dieu* – Éd. Fayard 1966 (Paris)

⁷ *La résurgence cathare – Le manifeste* – Éd. Le mercure dauphinois 2007 (Grenoble)

Jean-Yves Leloup⁹ : *Donne-nous aujourd'hui La nourriture nécessaire à notre Vie*

CRITIQUE

« Donne-nous aujourd'hui ... »

Une assistance active

Excepté Y. Maris qui personnalise la demande, les auteurs sont unanimes sur la forme et le fond. Ce qui nous manque ne peut venir de nous mais de Dieu. Ce sentiment de la nécessité d'une aide extérieure pour entamer le chemin et d'un soutien permanent pour y demeurer est fondamental dans le catharisme. Le catharisme commence toujours par un enseignement, sous forme de prêches, qui met l'auditeur en état de comprendre les choses par la raison et qui lui permet de les accepter comme telles. Ensuite, seulement, pourra se manifester l'éveil qui l'amènera à la foi. L'altérité est nécessaire tout au long du cheminement afin de conserver une aide pour éviter de dévier de la route à suivre.

Une assistance collective

C'est un point qui me semble important. On ne peut pas demander quoi que ce soit à Dieu de façon égoïste. C'est également important de rappeler que nous ne sommes pas des individualités distinctes mais un tout morcelé ; un esprit unique éparpillé dans le mélange. Le salut concerne l'ensemble de cet esprit, même si en raison de circonstances particulières, certaines parties mettront plus de temps à y accéder. Il me semble donc essentiel de conserver la forme qui rappelle qui agit sur nous et le côté collectif dont nous ne sommes qu'une part, artificiellement détachée.

Une assistance permanente

Matthieu n'hésite pas à faire un quasi pléonasme (aujourd'hui... de la journée). Luc améliore la phrase en créant un futur (chaque jour). La Didachè est conforme à Matthieu. Les autres auteurs

⁸ *Un pacte neuf* – Éd. Brépols 1997 (Paris)

⁹ Le « Notre Père » une lecture spirituelle – Éd. Albin Michel 2007 (Paris)

évitent cette répétition, mais à l'exception notable de Marcion, ils se réfèrent néanmoins au jour dit. Seul Marcion reprend l'idée de Luc en signalant que cet apport est durable dans le temps. Certes on pourrait dire que cette prière étant répétée plusieurs fois par jour, le futur suggéré n'est pas nécessaire. Cependant, il montre bien la permanence de la demande faite à Dieu.

Ce que nous demandons pour surmonter notre enfermement en ce monde, c'est de boire à la source vive toute notre vie. C'est ainsi, et ainsi seulement, que nous pouvons espérer réussir à lâcher prise avec ce monde maléfique. Donc, il me semble important que transparaisse dans le texte la notion de demande durable et permanente. Pour autant, il convient qu'elle marque également les limites de ce monde, c'est-à-dire le temps. Donc, l'emploi d'un terme qui caractérise le temps me semble essentiel.

L'apport que nous demandons à Dieu ne peut être ponctuel, comme pourrait le suggérer le terme aujourd'hui. C'est bien de façon permanente que nous avons besoin de l'apport spirituel de Dieu, directement ou indirectement par notre propre travail spirituel. Le tout constitue ce qu'était le pain et ce qu'est la nourriture, la nécessité pour maintenir la vie.

... notre pain au-dessus de toutes choses. »

Qu'est-ce que le pain ?

Le pain est l'aliment de base au premier siècle et même au Moyen Âge. C'est la métaphore de ce qui est essentiel à la vie. Or, pour un Chrétien, la vie c'est Christ, comme il le dit lui-même : « Jésus lui [à Thomas] dit : Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi¹⁰. » Impossible de se tromper, le pain est l'élément essentiel pour celui qui veut revenir au Père. Le pain c'est Christ, c'est la révélation, la part la plus profonde du message, « le corps » du cheminement qui nous ramènera à Dieu. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la phrase de la cène : « Et prenant du pain, il rendit grâces, le rompit, le donna et dit : C'est

¹⁰ Évangile selon Jean : 14, 6.

mon corps, qui est donné pour vous ; faites cela en mémoire de moi.¹¹ » Il nous invite ainsi à le suivre, c'est-à-dire à suivre son exemple et son propre cheminement. Le pain est la structure du message (l'Amour), son corps, alors que le vin est ce qui donne la force, ce qui coule en nous, sa parole qui nous vivifie comme le sang vivifie le corps. En fait, ce n'est pas seulement de pain qu'il faut parler mais de la conjugaison du corps et du sang, du pain et du vin, de la Parole divine et de l'Amour.

Supersubstantiel

Ce terme fait toujours couler beaucoup d'encre, mais en suivant ce que je viens de dire, il est clair qu'il s'agit d'une mise en garde aux hommes pour qu'ils ne tombent pas dans la lecture primitive du texte. Ce pain n'a rien à voir avec l'aliment basique de l'époque, mais il est d'une autre nature. Malheureusement, comme on le voit dans Luc, les hommes ont du mal à se détacher de leur gangue mondaine, et ils restent terre à terre en demandant du pain comme ils demanderaient un repas quotidien, ce qui était la norme de l'époque. Maintenant, nous devons faire comme les Cathares et proposer une lecture spirituelle et non pas.

PROPOSITION

« Donne-nous chaque jour...

Maintenir un rapport direct, même au plus profond de la nuit

Cette formulation vise deux objectifs : préciser notre fragilité qui nous rend dépendants de la grâce divine, et confirmer que Dieu est tout puissant sur ce qui relève de son émanation.

... la nourriture que ta parole et ton Amour procurent »

La nourriture

Ce qui me convient dans ce terme est son sens général sur le plan mondain et son sens précis sur le plan intellectuel. La nourriture ne se réfère à aucun aliment précis. On le voit, l'usage du pain s'est extrêmement réduit à notre époque, au profit de la viande et

¹¹ Évangile selon Luc : 22, 19.

du lait par exemple. Se référer au pain reviendrait à amoindrir la puissance du message, car Christ s'il s'exprimait de nos jours, ne l'utiliserait pas. Par contre, le terme nourriture est généraliste mais désigne clairement ce qui donne vie au corps et l'entretient. On retrouve donc bien ici la validité du choix du pain du premier siècle jusqu'au Moyen Âge. Mieux encore, nourriture permet de réunir le pain et le vin, comme le fit Jésus quand il s'exprima devant les disciples. La nourriture est donc bien ce qui construit le corps et ce qui le fait progresser dans son développement.

Que ta Parole et ton Amour procurent

Pour éviter tout risque de glissement mental, comme pourrait l'induire un terme comme spirituel, il faut accoler au terme de nourriture une expression qui la qualifie clairement et qui montre son objet. En précisant les deux termes que sont la Parole et l'Amour, nous rétablissons le message de Christ. Certes, cette nourriture spirituelle que nous demandons à Dieu, il ne nous la donnera pas lui-même, mais c'est le paraclète que nous a annoncé Jésus qui le fera.

CHOIX DE FORMULATION

Par conséquent, je propose d'utiliser la formulation suivante :

« Donne-nous chaque jour la nourriture que ta Parole et ton Amour procurent. »

Comme j'ai tenté de le montrer, chaque mot est utile, juste et porteur de sens. Je crois donc que cette phrase est la meilleure que je puisse proposer aujourd'hui.

(à suivre)

Éric Delmas.

CATHARISME D'AUJOURD'HUI

LA REINE DE MAI

Folklore et amour en Occitanie

L œuvre de René Nelli est si riche, si variée et originale, si étendue, qu'on a tendance à privilégier les travaux concernant le catharisme et négliger les autres. Ils ne sont pas moins importants. C'est donc d'eux seuls que je vais parler dans cet hommage, pour essayer d'en faire ressortir l'intérêt. Car il a commencé par eux, puis il les a continué parallèlement. À envisager la totalité de ses travaux il saute alors aux yeux que cette diversité n'est qu'apparente, que tous ces thèmes rayonnent autour d'une pensée centrale : Nelli a voulu comprendre la civilisation occitane, et donner à l'aimer. Il a passé toute sa vie en quête du génie d'oc.

GÉNIE D'OC

Génie d'oc, tel est le titre du numéro resté célèbre des *Cahiers du Sud*. Admirablement bien trouvé, il synthétise les recherches menées par les groupes auxquels, d'abord tout jeune, le carcassonnais a appartenu. Dans les années 1928-1930, ami de Joë Bousquet, il a fréquenté les surréalistes méridionaux, poètes et peintres, Max Ernst en particulier. Et la revue *Folklore*, parrainée par Fernand Cros-Mayrevieille, a de 1938 à 1988 publié des articles de haute volée, qui jettent sur l'ethnologie un regard neuf. Aux audois : Joë Bousquet, René Nelli, Jean Lebeau et Louis Alibert, la revue joint les noms, de renommée internationale, d'Arnold Van Gennep, André Varagnac, Georges Henri Rivière.

Le passage du temps

C'est à ce dernier, conservateur du Musée des Arts et Traditions Populaires, que Nelli a dédié son livre *Le Languedoc et le Comté de Foix, le Roussillon*, paru dans la collection du Musée. Non seulement il n'a pas pris une ride, mais encore, publié en 1958, il a acquis un intérêt rétrospectif.

Lorsque Nelli collecte les traditions et recueille les souvenirs du passé, en contrepoint il observe le mode de vie contemporain. Il voit arriver la modernité mais la mémoire de l'ancien temps est encore vivante. Car il se situe au moment exact où la société, en train de quitter le palier de civilisation datant du néolithique, va passer à une ère nouvelle. En 1950, E. LeRoy Ladurie avait été le premier à remarquer cette évolution, devenue de nos jours une banalité. En 1948, encore A. Varagnac, dans *Civilisation traditionnelle et genre de vie*, constatait que la civilisation traditionnelle était un patrimoine commun, et que « les linéaments fondamentaux de la vie rurale forment le tréfonds de l'âme collective ». Mais ceci se passait avant l'avènement des machines.

LA VIE EN LANGUEDOC

Un seul regard sur la table des matières du livre de Nelli suffit pour comprendre son ambition ; adoptant la perspective de Varagnac il a voulu tout embrasser de la vie dans le Languedoc. Géographiquement c'est « une sorte d'amphithéâtre dont les gradins descendent vers la mer », puis il situe l'homme dans le pays, peuplé depuis le magdalénien. Il mentionne le passage des ibères, des celtes, des romains, des wisigoths, pour en arriver à l'époque médiévale et à l'agriculture monastique, qui introduit à son vrai sujet, la civilisation agraire : elle va du Moyen-Âge jusqu'au milieu du XX^{ème} s. En fait, il inscrit son étude dans l'aire linguistique de la langue d'oc, et s'arrête à la limite exacte du gascon. Le Roussillon catalan est traité à part, mais dans la continuité, comme faisant partie d'un ensemble commun, à la culture partagée.

Nelli retrace d'abord la vie matérielle et les techniques, les modes d'habitation et les genres de vie, puis il passe à la vie sociale et à la civilisation traditionnelle : le folklore, les croyances, les habitudes, cimentées par l'hérédité, enfin à la littérature et les arts populaires. Chemin faisant il constate que cette « antique civilisation rurale » est en train de se désagréger et le folklore de disparaître, et il place la coupure aux environs de 1860 avec l'arrivée du chemin de fer qui apporte la modernité et le désir du progrès. Le village n'est plus autonome. De locale, la culture devient nationale ou internationale, et les distractions sont déracinées, football, cinéma... (il oublie le rugby). La société traditionnelle va

s'effaçant, et s'embourgeoise en société urbaine. Mais si les traditions disparaissent il subsiste des « tendances » culturelles et des comportements cérémoniels, dont la présence traduit une *idéologie potentielle* : à la place du support social, un support idéal. Nelli fait appel à la psychologie des peuples pour analyser la personnalité de l'homme méditerranéen, où imagination, raison et sentiment s'équilibrent. Il cite Paul Valéry pour constater, qu'au cours des siècles, le méditerranéen a édifié sa personnalité en donnant un sens esthétique et moral à ses déchirements intérieurs. Car il y a toujours en lui deux êtres contradictoires : immergé dans la nature, attaché à sa patrie géographique, il se sent la proie de l'imaginaire et aspire à s'en libérer. Avec les troubadours il a inventé l'artifice, conçu l'*amour-esprit*, qu'il a sublimé : « il sait transmuier ses sentiments en idées, traduire son émotion en mythes », Individualiste, au Moyen-Âge il a fait de ses villes « de véritables républiques », les consulats. Nelli balance entre ces contradictions, et fait appel à l'histoire pour affirmer que « le Languedoc tient de son histoire même (lutte des Cathares et des Camisards contre Rome) le goût de l'hérésie et du non-conformisme spirituel ; dans les deux provinces... on n'a jamais rêvé que d'une seule cité future : celle des hommes libres ». En somme, à travers ces constantes, Nelli essaie de percer le secret du génie d'oc.

LA REINE DE MAI

Poète, il aime « la vie à l'état pur, aussi fine que l'air qui soutient les libellules et se réjouit de leur danse ». Elle s'épanouit dans l'art d'aimer. Et il la retrouve, intacte, au Moyen-Âge. Il s'enchant de une coutume disparue, qui célébrait la reine de mai. La veille du 1^{er} mai, le groupe des jeunes filles dressait un arbre vert et dansait autour en chantant, selon la tradition, le lien entre l'amour et le printemps, l'amour du cavalier pour la dame aimée, et se moquant du jaloux.

Pour cette fête les troubadours ont composé de nombreuses chansons. Celle de Raimbaut de Vaqueiras est la plus connue : *Kalenda maia / ni feuills de faia*. Elle est intraduisible car la rime joue du début à la fin sur le *ia* de *maia*, (mai) doublé d'une rime interne en *ell* : *auzell, isnell, bell, novell*, (oiseau, rapide, beau, nouvelle) qui donne le rythme. La chanson les entrelace :

« Premier de mai, ni feuille de hêtre, ni chant d'oiseau, ni fleur d'iris, rien ne me touche, noble dame, avant qu'un rapide messenger, envoyé par votre belle personne, me donne un plaisir nouveau. L'amour m'attire et je le suis, je vais vers vous, dame sincère, et j'abattrai par le glaive le jaloux avant qu'il m'empêche de courir ».

Texte et musique s'articulent. La chanson est folklorique, et la composition savante. Pierre Bec a édité une carole de mai, danse entre jeunes filles, dont la musique est conservée. Elle a pour refrain :

Quand le jaloux sera dehors
Bel ami, venez vers moi...

et pour couplets :

« Ballade belle et gaie / je fais, que cela plaise ou déplaise / sur le doux chant qui me réjouit / que j'entendis de vous soir et matin.

Ami, si je vous avais / dans ma chambre douillette / de joie je vous baiserais / car on m'a dit l'autre jour du bien de vous.

Si le jaloux me menace / de bâton ou de masse / qu'il me batte s'il veut / je vous promets que mon cœur ne changera pas ».

Une trace légère de ces fêtes survit, en pays toulousain, dans des couplets en l'honneur de la Reine de mai. Les chanteuses ignorent tout de la coutume disparue mais en respectant les paroles, elles en ont à travers les siècles transmis fidèlement l'esprit.

Dans le *Roman de Flamenca* Guillaume, l'amoureux futur de Flamenca, arrive à Bourbon le 30 avril et entend les jeunes filles chanter sous ses fenêtres une de ces chansons de défi amoureux, anonymes et populaires. Et cette chanson marque le début de son aventure

*Bien en prend à cette dame
Qui ne fait languir son ami,
Qui ne craint jaloux ni blâme
Et s'en va avec son cavalier
Par les bois, les prés ou en verger,
et l'amène dans sa chambre
pour mieux se réjouir avec lui.
Le jaloux se tient au bord du lit,
Et s'il parle, qu'elle lui réponde :
Taisez-vous, allez-vous en !
Entre mes bras mon ami repose.*

*C'est la calende de mai !
Et il s'en va.*

Le jaloux, c'est le mari. Les jeunes filles chantent la liberté du choix, qui leur est souvent interdit.

FLAMENCA

Amoureux de Flamenca prisonnière de son mari jaloux, Guillaume invente un stratagème pour l'approcher. Il réfléchit : que lui dire ? Il faut un mot bon et bref. Il trouve un stratagème, à la messe il se substitue au petit clerc chargé d'exécuter un rite : après l'Agnus Dei il porte à l'assistance un missel que les fidèles embrassent pour donner le baiser de paix. En présentant le livre à Flamenca il a juste le temps de prononcer deux syllabes, au moment où elle baisait le psautier, il lui dit doucement : « Hélas ! » et se retire tête baissée. Flamenca est stupéfaite et indignée. Cet inconnu lui a dit : hélas ! « Que me veut-il ? je suis prisonnière, hélas ! L'étrange lieu pour m'attaquer ! pourtant il a bien pris garde de ne pas parler assez haut pour que d'autres l'entendent, et avant de s'éloigner il a, il me semble, rougi, et soupiré un peu. Comme s'il avait eu peur et honte ! Je ne sais que penser. Voudrait-il me prier d'amour ? ».

Intriguée Flamenca se confie à ses suivantes :

- Alix, va prendre un livre, attrape le roman de Blancheflor, et fais semblant de me donner la paix comme il l'a fait.
- Alix court chercher le roman sur la table, et les deux autres pouffent de rire en voyant Flamenca imiter le clerc. En riant, elle tend le livre à sa dame. Celle-ci, comme le clerc, hausse un côté, qu'elle tient vertical, et au moment de baiser la page dit *que plans ?*

Elle vérifie ainsi qu'elle seule a entendu Guillaume. Le dimanche elle lui répond ces deux mots, (de quoi te plains –tu ?), et un dialogue s'engage. À la messe suivante Guillaume, au lieu de porter la paix à travers l'église à tous les fidèles, va d'abord vers sa dame, et lui dit « *mor mi* » (je me meurs) puis, l'air de rien, s'écarte prestement.

Flamenca n'a qu'une envie, en parler à ses suivantes, sitôt de retour, elle éloigne son mari. Il sort, en rechignant. Et elle, aussitôt, riant : « Venez, pucelles ! Voulez-vous entendre de bonnes nouvelles ? Écou-

tez la leçon que je viens d'apprendre. Jamais plus brève et plus courtoise ! il a dit « *mor mi* » (je me meurs).

— Alors, madame, c'est vrai. Vous avez péché envers l'Amour, vous devez vous repentir d'avoir cru que le clerc ne pensait qu'à vous causer de la peine.

Marguerite trouve un mot en réponse : Écoutez s'il va avec le reste : *Alas ! — Que plans ? — Mor mi — De que ?*

— Tu es une bonne *trobairitz* ! s'exclame Flamenca.

Et la fois suivante : *De que ?* (de quoi) interroge-t-elle.

Elle est entrée dans le jeu ! Guillaume trouve la semaine longue, et cependant l'occupe très bien, il commence à prendre des dispositions pour accueillir sa dame. Elle n'a pas à attendre une semaine, car, le jeudi, jour de l'Ascension, Guillaume, heureux de voir qu'elle montre une pensée assez subtile pour accorder ses mots aux siens, murmure : « *d'amor* », d'amour.

Le dimanche suivant elle demande : *Per que ?* “pour qui ?” et il en est tout étonné : doute-t-elle de son amour ?

Et, pour Pentecôte, il dit, tout tremblant : « pour vous », et retourne vers le prêtre.

Elle n'a qu'un jour pour réfléchir, le lendemain, lundi de Pentecôte, elle répond par un mot ambigu : qu'y puis-je ? (*qu'en pues ?*)

À l'Octave de la Pentecôte il répond : « me guérir ». Le samedi 24 juin, fête de St-Jean, elle dit avec douceur : « comment ? » et effleure son doigt. Il en chante de joie, et le lendemain dimanche répond : par ruse (*per gein*). Le jeudi 29 juin, St Pierre et St Paul, elle répond : « prends-là », en le regardant les yeux dans les yeux. Le dimanche 2 juillet, il assure : « je l'ai pris ». Émerveillée, elle le regarde, si tendrement que par leurs yeux leurs cœurs se sont embrassés.

LE DIALOGUE ET LA TENSON : LA FIN AMOR

Dans son étude sur le *Roman de Flamenca*, R. Nelli, à partir de la phrase de Marguerite : « écoutez si cela va bien ensemble » constate : « comme si elle avait conscience de reconstituer un octosyllabe déjà entendu : l'auteur de Flamenca s'est inspiré d'une célèbre tenson de Peire Roger, où il débat avec lui-même : *Ailas — que plangs ? ja tem morir — que as ? Am — e, trop ?...* (Hélas! Pourquoi gémis-tu ? — je veux mourir — qu'as tu ?

J'aime – Hé, trop ?). Guiraut de Borneuil reprend ensuite ce procédé, qui est donc bien connu. Et en effet Flamenca félicite Marguerite de sa trouvaille en lui disant : « tu es une bonne *trobairris* » (troubadouresse) : elles sont en train de composer, en respectant la contrainte des deux syllabes ; de son côté, il participe à la recherche du rythme dans l'élégance de la forme. De baiser de paix en baiser de paix ils tissent une tenson. Déjà, avant que soit prononcé le mot *amor*, le climat est celui de l'Amour courtois

Au fil du récit des digressions viennent l'interrompre pour exposer la conception de la Fin'Amor. L'attente aiguise le désir. Mais, dans ce cas précis, les théories alambiquées sur l'union des cœurs reçoivent une conclusion réaliste : toujours par le même dialogue, Guillaume finit par lui donner rendez-vous aux bains. Libérés de toute contrainte ils peuvent alors se livrer l'un à l'autre avec délices.

L'amour est dès le début un jeu auquel les amants jouent avec finesse. Pour peindre les ébats de Guillaume et Flamenca le récit file la métaphore sur le jeu de dés, le jeu savoureux aux joyeuses « invites », l'offre qui remet en jeu la mise et le gain, l'égalité des partenaires, car « Flamenca était une amie si sincère qu'elle était incapable de jouer autrement que franc jeu. Aussi gagne-t-elle à tous les coups, et à la fin du jeu ils ont été tous deux gagnants de tout l'enjeu ».

Flamenca est, dit-on, le premier roman psychologique : durant l'intervalle entre les messes les amants réfléchissent, s'interrogent, Flamenca discute avec ses suivantes ; Guillaume, solitaire, se tourmente, désespère, puis reprend espoir. Chacun calcule comment prononcer les deux mots qui feront avancer le dialogue. R. Nelli en a analysé avec subtilité le jeu subtil.

Car il a eu tout loisir de consulter à son aise le Roman de Flamenca : la Bibliothèque de Carcassonne en conserve le manuscrit unique. Il appartenait à une famille de notables et juristes carcassonnais, la famille Murat, qui lui en a fait don au XVII^{ème} s.

RAIMON DE MIRAVAL

La proximité géographique a pu aussi influencer Nelli lorsqu'il a choisi Raimon de Miraval, troubadour originaire du Cabardès, dont il a publié vingt-deux pièces avec leur musique. Mais même sans ce voisinage il

aurait éprouvé une attirance pour lui : Raimon est le seul troubadour appartenant à une famille croyante. Petit noble pauvre, il ne possédait que le quart du château de Miraval, dont il fait chaque fois hommage à sa dame, quitte à l'informer dans sa chanson de rupture qu'il le lui retire lorsqu'il va courtiser ailleurs. Ses amours ont inspiré son œuvre, parfois l'ont pimentée, car sa vie est émaillée de péripéties, voulues ou subies. En 1902, Paul Andraud a soutenu en Sorbonne une thèse sur « La vie et l'œuvre du troubadour Raimon de Miraval », dont l'ambitieux sous-titre annonce : « Étude sur la littérature et la société méridionale à la veille de la guerre des Albigeois ». Mais la vie seule de Raimon pouvait susciter un roman. Francis Pornon l'a écrit récemment, alerte et axé sur la vie et non sur l'œuvre, s'offrant quelques libertés en profitant du genre romanesque. À l'inverse, René Nelli traite la vie en arrière-plan de l'œuvre, qu'elle irrigue. Son titre la caractérise : « *Du jeu subtil à l'amour fou* » L'œuvre, qui a eu une large audience, analyse toutes les nuances du sentiment, exalte l'amour, du plus épuré au plus érotique. Car seul l'amour apporte la plénitude de l'être.

L'art d'aimer...

Raimon veut apprendre l'art d'aimer à une société qui n'hésitait pas devant le libertinage. Il chante, dit-il, pour empêcher l'Amour de choir, et enseigner, aux amants et à leurs dames, l'amour de cœur. Colportées hors du Carcassès ses chansons ont été fort appréciées et l'ont fait entrer dans le petit monde choisi, une sorte de république des lettres, que formaient un groupe de troubadours s'estimant entre eux et se reconnaissant comme pairs, sans considération de rang social, pour leur seul talent. Et, pour bien montrer cette fraternité, deux ou trois s'appelaient l'un l'autre par le même pseudonyme. Le comte de Toulouse Raimond V et Bernard de Durfort se nommaient tous deux Albert, le comte Raimond VI et Raimon de Miraval se donnaient ensemble le surnom, curieusement féminin, d'Audiart. En poésie le grand seigneur et le pauvre vavasseur se plaçaient sur un plan d'égalité.

Orgueilleux, Raimon se pose en maître, et professeur d'Amour : il théorise. La chanson *Tout ce que je fais et dit de bien* se sert de la vie du poète pour enseigner comment se conduire avec courtoisie : sa dame se conduit mal envers lui en ne le remerciant pas comme elle devrait, il l'accepte, et la sert, mais se plaint du dommage qu'elle lui fait subir au jeu de courtoisie. Comme il lui est fidèle, les autres dames, piquées, font

les « renchéries » (c'est à dire feignent de le repousser d'elles-mêmes). Sous la louange appuyée il tient des propos aigre-doux. Il se lasse de ne rien obtenir, mais la quitter serait avoir perdu son temps. Sa dame mériterait qu'il cesse de la louer, et se tourne vers une autre, mais il ne veut pas faillir dans le service d'amour : donc, qu'elle réfléchisse !

Cette petite société courait un risque sans le savoir, le même qui guette l'entourage d'un romancier : il la prend pour cible. De ces brouilles, de ces trahisons, ou de ces faveurs enfin accordées, elle se délectait en petit cercle. Le troubadour les met en vers, et envoie ses jongleurs les chanter au loin. De sorte que ces inconnues deviennent des vedettes dans les autres cours, et en particulier à la cour d'Aragon. Pour employer un mot contemporain, affreux mais piquant, il les a « *peopolisées* ». Mais ce théoricien si désireux d'instruire aux subtilités de l'amour, si fier de sa science des ruses amoureuses, n'imaginait pas que ses louanges lui reviendraient en cruel boomerang.

... *et la réalité trompeuse*

Il a passé avec Azalais de Boissézon le pacte de la faire valoir. Amoureux courtois, il trouve des images neuves. Il semble sincère. Mais il va être joué de belle façon. On attendait dans la région la venue du roi d'Aragon, auquel il présente ses hommages. Et, imprudent, il vante sa belle :

la courtoisie et la gaieté
De la belle Azalais
Ses fraîches couleurs et sa blondeur
Font la joie de tous.

Le roi vient. C'était un fieffé coureur de jupons. Et toutes ces chansons sur Azalais l'avaient enflammé. Le soir même, elle lui accorde ses faveurs. On s'ébaudit. On le colporte. C'est ainsi qu'on peut interpréter le début narquois de la chanson :

Béni soit le messenger
Béni celle qui me l'a envoyé
À qui je rends mille mercis...

Car la suite est rude. Pour trompé qu'il soit, il trouve le moyen de se vanter : il est si expert en amour qu'on a voulu passer après lui. Il retourne les compliments conventionnels en insultes. Ce qui lui est arrivé une fois, risque de lui arriver de nouveau. Bref, il ne veut plus d'elle : elle l'a trompé parce qu'il s'est trompé sur elle. Il l'a paré de qualités

qu'elle ne méritait pas. Sa mésaventure, il l'assume, il l'étale, et s'en sert : pour instruire son auditoire il l'accable de sa honte : elle a failli, elle a contrevenu à toutes les règles de la Fin'Amor, elle a cédé sans le moindre délai, et cédé à un roi, alors que pour montrer la pureté de ses sentiments la dame doit préférer un vavasseur à un puissant

Alazaïs n'est d'ailleurs qu'un épisode dans la liste des aventures galantes du troubadour, à commencer par la fameuse Louve de Pennautier, aimée du comte de Foix, de Bertrand de Saissac, du troubadour Peyre Vidal, et aussi la vicomtesse de Castres, et Brunissende de Cabaret. Mais Miraval n'acceptait pas la rivalité chez lui, et sa *razo* raconte qu'il se querellait avec sa femme Gaudairenque, elle-même *trobaritz*, et l'a chassée pour cette raison. Point vexée, elle est allée retrouver son amant. L'anecdote dans la *razo* est piquante mais douteuse.

Dans la vie réelle Raimon de Miraval se trouve entraîné à la suite du comte de Toulouse dans le tourbillon de la Croisade, où, entre autres malheurs, il perd son château. Après la défaite de Muret il est passé en Aragon et est décédé à Lérida dans un couvent de cisterciennes, en 1216 ou 1218.

L'AMOUR SUBLIMÉ

Mais la prédilection de Nelli allait à un autre genre, peu compréhensible, mystérieux même, à nos mentalités contemporaines, « l'amour de loin », dont, vaille que vaille, on va se hasarder à donner ici une explication plausible. La société méridionale était, et est toujours, une civilisation de la parole. L'œil est vif, et la langue acérée. La toilette se toise, la conversation et le sens de la répartie s'apprécient. On commente à satiété. On critique, mais on sait admirer. Ce trait de mœurs pourrait motiver la naissance de « l'amour de loin », l'amour né d'entendre répéter les louanges d'une personne jamais vue. Le plus célèbre est celui de Jaufre Rudel.

« Jaufre Rudel était un gentilhomme, prince de Blaye. Et il s'enamoura de la comtesse de Tripoli, sans l'avoir jamais vue, pour le grand bien et la grande courtoisie qu'il avait entendu dire d'elle par les pèlerins qui revenaient d'Antioche. Et il a fait sur elle beaucoup de bons vers avec de bonnes mélodies et des paroles pauvres. Par désir de la voir il prit la croix et s'embarqua. Sur le navire, il devint très malade, et ses compa-

gnons ont cru qu'il était mort et l'ont porté à Tripoli, dans une maison, comme mort. Ils l'ont fait savoir à la comtesse, et elle vint à lui, à son côté, et le prit entre ses bras. Et lui, qui savait que c'était elle, a recouvré la vue et l'ouïe, et loué Dieu et le remercier de l'avoir maintenu en vie jusqu'à ce qu'il l'ait vue. Et alors il mourut dans les bras de la comtesse. Elle le fit ensevelir avec honneur dans la maison du Temple de Tripoli, et ensuite, le jour même, se fit nonne, du chagrin qu'elle avait de sa mort ».

Pour R. Nelli cet amour entre deux amants séparés par l'espace exprime le thème de l'Amour pur : seules les femmes inaccessibles ne font pas redescendre l'homme à l'amour charnel. Et il cite ces vers de Jaufré Rudel : « Que nul ne s'étonne à mon sujet, car mon cœur n'a joie d'aucun amour sinon de celui que jamais je ne vis, aucune joie ne me réjouit autant ». Cercamon professe le même idéalisme amoureux : « nulle chose n'excite autant mes désirs que ce que je ne puis avoir ». Cette dame, vertueuse, ou lointaine au point de paraître irréaliste, offre une image trop idéalisée pour ne pas susciter un détour par la psychanalyse : elle a été choisie parce qu'inaccessible. La « dame de près » avilit le poète, la dame lointaine lui offre le rêve.

L'amour est le principe de toutes les vertus, il apporte la joie de désirer. Cette conception atteint, selon Nelli, le degré extrême de sublimation vers 1150. Elle correspond en effet à la même génération, celle de Jaufré Rudel, Cercamon, Marcabru, Bernat Marti, Rigaut de Barbezieux, et Raimbaut d'Orange.

En ce temps s'épanouit la civilisation du *paratge*, qui se soucie moins de la naissance que des qualités personnelles et accorde au mérite, à la valeur, au talent, un prix qui peut conduire le seigneur à adouber son troubadour d'humble origine.

Parfaitement bilingue, Nelli, qui se traduisait lui-même, était à même de goûter toutes les nuances de la poésie des troubadours, parfois intraduisible lorsqu'ils jouent sur les sonorités, les allitérations, les assonances. Car ils étaient autant musiciens que poètes. Sans la musique leur poésie perd de son charme.

BÉATRICE DE PLANISSOLES

Cette remarque vaut encore davantage à propos de *Béatrix de Planissolas*, livret d'un opéra composé à la demande de Jacques Charpentier, œuvre étrange qu'il intitule lui-même « mystère », terme repris du Moyen-Âge. Elle a été jouée au festival d'Aix en 1971. Jean Duvernoy venait d'éditer, en 1965, le Registre d'inquisition de l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier, où se trouve la déposition de Béatrice de Planissoles.

Nelli en a fait une lecture très personnelle, qui a peu à voir avec la vraie châtelaine de Montaillou. Sensuelle, rusée, sans vergogne, le curé de Dalou la jugeait ainsi : « elle est à qui la veut ». Il serait plus juste de dire : « elle est à qui elle veut ». Mais Nelli a conclu de sa collection d'amants qu'elle était frigide. L'opéra se déroule en cinq scènes, où l'évêque dialogue avec Béatrix. Sans nom, désigné par son seul titre, il n'est là que pour pousser par ses questions la captive à se livrer. Pierre Clergue apparaît à la scène II, mais, en prison perpétuelle, comme une sorte de fantôme, à la représentation couché sur les genoux de Béatrix devenue une sorte de Piéta.

Nelli avait l'année précédente publié le *Journal spirituel d'un cathare d'aujourd'hui*. Son opéra poursuit la même quête, il pose les questions du Mal, de la chair et de la violence, de l'amour, faux ou vrai, du libre arbitre et du destin, en définitive du salut. Béatrix la pose d'emblée : « ai-je péché parce que je suis damnée, ou suis-je damnée parce que j'ai péché ? »

Elle se présente comme « fantôme incertain : je n'existe pas, seigneur : je résulte ». Elle se plaint de sa solitude et du « faux amour qui n'est que violence ». L'évêque lui reproche de s'être complue « en ce néant délicieux ». Dans sa déposition Béatrix dit avoir subi un viol, qui semble douteux et plutôt une interprétation du notaire qui l'a traduite, car, veuve, elle a été ouvertement la maîtresse du paysan qui l'aurait forcée. Nelli s'empare du viol pour distinguer le monde du Mal et l'autre : « quand il se fut repu de moi... il implora mon pardon ». Elle se met à pleurer, par pitié : « j'ai vu l'Amour se dégager de la chair... capable de changer le feu vil en lumière ». Là surgit l'essence de l'amour.

L'évêque l'accuse d'avoir béni la nécessité où elle s'est trouvée de pêcher malgré elle, elle se défend : le brutal s'est attendri, elle a vu l'amour

s'affranchir de l'enfer. Nelli fait alors argumenter l'évêque : puisque, selon les manichéens : « la chair ne peut pas résister à Satan, qui l'a faite », pour eux le plaisir est un sommeil de l'âme, non un péché, donc il n'y a pas de libre arbitre. Mais Béatrice se défend : comment pourrait-on être libre quand on subit ? Et l'évêque a le dernier mot : « vous ne détestez pas le péché, vous tenez à ne pas vous sentir libre, c'est vous qui avez transformé vos appétits en circonstances, vos désirs en fatalité, vous les avez attendus dans vos ténèbres ».

La scène I part du viol pour poser exactement le problème des deux mondes, le visible et l'invisible, de la fatalité et du libre arbitre. Or l'amour tient des deux, de la chair et de l'esprit. Dans la scène II l'évêque interpelle Béatrix sur son séducteur Pierre Clergue, qui a tenu des propos sataniques. Il lui reproche d'abord son attrait pour les chimères, elle n'accueille que les folies et les mensonges, et ce trait de caractère explique sa chute, ou plutôt son vertige : « il vous a donné le goût du sacrilège » : elle s'est donnée à lui dans l'église, sous la statue de saint Pierre, ce qu'elle a bien dit, et dans la nuit de Noël, invention de Nelli. Près de l'incrédule Béatrix tremblait d'angoisse : « je me réfugiai en lui délicieusement ». Elle a peur d'être damnée mais garde l'espoir : « je m'anéantissais ». Elle croit que le désir, les tortures de l'amour, « les sursauts de la boue », viennent de l'enfer, mais que par miracle l'amour est parfois pur et sincère, ce qui indigné l'évêque : « vous nous répétez là les sornettes de vos troubadours ». Ici, il semble bien que l'éditeur des troubadours ait exposé sa pensée. Pierre Clergue enseignait à son amante, selon elle, que « l'amour n'est pas un péché : Dieu ne s'occupe pas des corps créés par le Diable... il suffit d'aimer l'Amour ». Il l'idéalise. Et Nelli lui fait répéter cette idée étrange : « il faut toujours être un Autre, ne jamais faire corps avec la réalité présente, parce qu'elle n'est que néant ».

Et voilà posée la question du néant : en riposte à l'évêque, Pierre Clergue nie que le diable soit aussi puissant qu'il le dit, et l'appelle le Nihil, le non-être. Béatrix croit, elle, qu'il est un ange déchu attiré par le néant – ce que concède l'évêque ! Elle interroge : « puisque le Mal est un néant, ne faut-il pas qu'avec l'amour il s'abolisse ? ». C'est le point crucial : l'amour charnel est néant, mais l'éteinte spirituelle anime l'être. En filigrane apparaît l'amour sublimé.

Béatrix bannit toute magie : c'était leur destin, celui de Pierre a agi sur le sien. Il l'a revue une dernière fois, malade, à Varilhes, et l'a rassurée : le péché n'est que dans la chair.

Dans la scène III l'évêque amène Pierre Clergue, qui se montre désespéré. Son corps, cette « machine absurde fabriquée par le diable et le hasard », le seigneur évêque va le disloquer dans le feu terrestre, mais il ne sait où est l'Esprit : « il est si haut, au suprême de son Être, que prétendre l'aimer, s'il ne nous aime pas, c'est folie et sacrilège ». Pierre se sent séparé de son corps. Béatrix, compatissante, lui objecte que le corps, quand il est consumé par la charité, c'est l'âme, – allusion paulinienne qu'il récuse : haine et amour finalement retourneront au néant, il n'y a que cendre, « Dieu est toujours au futur et je suis le désert sans mirage ». Béatrix sursaute : « autrefois tu m'appelais ton beau mirage », mais il renie cette tendresse, issue du non-être. Et affirme que Dieu ne s'est pas incarné, il n'a pas voulu être la manifestation du néant dans le visible. L'évêque et Béatrix s'évertuent, lui à le ramener « dans le temps que vous reniez, Dieu ne cesse pas d'être présent en vous », elle dans le souvenir de leur amour, qu'elle spiritualise, mais il se libère d'eux : « je sauve le double mystérieux qui se cache en moi et que je ne connais pas... ô douceur de n'être plus que l'échappée d'un éclair de néant vers l'Être ».

Dans la scène IV Béatrix souffre par et pour son amant, et invoque Marie-Madeleine, « l'amour reste l'amour et il échappe au diable ». Pierre Clergue lui dit adieu et souhaite que « le Père efface nos âmes, l'une dans le sein de l'autre ». Et dans la scène V Béatrix renonce à croire à la réincarnation et abjure.

NELLI : LES DÉCHIREMENTS INTÉRIEURS

Ce singulier opéra relève presque tout entier de l'imaginaire : Nelli a délibérément choisi dans les aveux de Béatrix trois épisodes, le viol, la scène de séduction, et la visite à Dalou (et non à Varilhes) avec lesquels il a bâti son « mystère ». Il a totalement inventé le personnage de Pierre Clergue, dont les témoins tracent le portrait d'un paillard cupide, et les frères de Béatrix se sont empressés de la remarier au loin pour rompre sa liaison. L'évêque intrigué l'a longuement interrogée sur la croyance de Clergue, qu'elle lui a répétée : le philosophe a tiré de ses paroles le

canevas de son œuvre. Il s'est emparé de deux personnes, étonnantes, picaresques, critiquables et en somme peu attirantes, et les a magnifiées. Il les a haussé à la hauteur de leur destin, et a incarné à travers eux ses réflexions. Il a entremêlé les deux thèmes dont il faisait son miel, la spiritualisation de l'amour et la pensée cathare. Or, c'est un paradoxe puisque le catharisme exalte la chasteté. Dans son livret les amoureux tentent de s'évader de la chair pour n'être que lumière.

Deux couples ont réellement vécu cette antinomie, Bélibaste et son amie, et Stéphanie de Château-Verdun et Arnaud Pradier ; eux l'ont résolue en se convertissant. René Nelli a imaginé un couple qui se débat, elle amoureuse et offerte, trouvant la solution dans la *caritas* de l'épître aux Corinthiens, lui, refusant le passé, cherchant à s'évader de son corps pour se fondre dans l'Être. Mais Dieu est trop lointain, trop haut, inaccessible. Nelli n'emploie aucun des termes cathares habituels, il pose le problème en termes philosophiques. Il oppose la matière à l'Être, le Néant à l'Être. Le Néant c'est le Mal, mais Dieu n'est pas le dieu Bon en son Royaume. Et, l'opposition entre les deux mondes étant radicale, il ne s'est pas incarné. Béatrix a trouvé la charité, Clergue souffre la torture dans un désert aride. En définitive, on est tenté de supposer que Nelli a chargé ses personnages de ses propres méditations et ses doutes. On pourrait lui appliquer ce que lui-même disait de l'homme méditerranéen : il a donné un sens esthétique et moral à ses déchirements intérieurs.

Aucun de ses livres n'a porté une pensée aussi profonde.

Annie Cazenave

AL CAP DE SET CENS ANS

L'annonce chiffrée s'exprima différemment aux siècles derniers. Elle nous fait remonter vers l'apocalyptique protestante des XVI^e et XVII^e siècles. Illuminisme très prisé à cette époque mais dont les instances réformées, suite à Calvin, se méfiaient.

Après 700 ans le laurier reverdira. C'est-à-dire la foi cathare ressuscitera, réapparaîtra, selon Antonin Gadad, en 1957, un des premiers guide touristique de l'Ariège devenu Rosicrucien citant Auguste Teulié.

Or, pour le Félibre rouge Auguste Teulié, ce n'était pas le laurier mais l'olivier et non pas 700 mais 600 ans !

« Mais, aprets sies cents ans, verdejo l'oulivié » écrivait-il dans un poème dédié à Napoléon Peyrat...

Or, le pasteur romantique Peyrat écrivait dans « Histoire des Albigeois », t.II, 1870, p.454 : « Montségur est le tombeau de l'albigéisme et de l'Aquitaine. Mais rien ne meurt et tout se transforme » et détaillait ce que Montségur avait transmis non comme Église mais comme doctrine et philosophie laïque :

- 25 ans après, sa chevalerie accompagnait Louis IX à la croisade d'Orient (on pense, effectivement, à l'itinéraire d'Olivier de Termes),

- 100 ans après, elle arrachait la France aux Anglais (Napoléon Peyrat, influencé par le nationalisme du XIX^e siècle se trompe : les descendants des cathares soutenaient le parti anglais),

- 300 ans après, elle se fondait dans la Réforme autour d'Henri de Béarn (plusieurs fois pourtant Napoléon Peyrat reconnaissait que la filiation théologique était plus avec le valdéisme, mais rappelait qu'en pays cathare la filiation était une filiation de famille ou selon les termes de l'époque : « de race »),

- « 600 ans après, la race romane vaincue dans l'albigéisme, abattue avec le calvinisme, fit éclater comme un volcan la révolution française » (p. 455).

Un calcul plus précis se retrouvait dans l'historiographie protestante plus ancienne (chez Goulart en 1619, réviseur de 'Histoire des Martyrs' de Crespin, l'historien Ph. de Marnix etc...), que Napoléon Peyrat connaissait comme tout protestant de son époque, où les « deux oliviers » (Goulart dit « deux olives ») d'Apocalypse 11, v.4 (dernier livre de la Bible), sont compris/comprises de façon prophétique comme

s'actualisant en Pierre de Bruis (pré-cathare ou pré-vaudois du Dauphiné mort brûlé à Saint-Gilles-du-Gard) et le moine Henri (le continuateur de Pierre de Bruis en toulousain) ou en « Pierre Valdo/Valde », pour les vaudois, et « Arnaud Hot » (de la version occitane du colloque de Montréal redécouverte par les protestants), Arnaud pour les Albigeois ou cathares. La prophétie donne 350 ans qui correspond aux années reliant 1209, la croisade contre les Albigeois, à 1559 le premier synode des Églises Réformées !

La filiation Cathares-Protestants, spontanée et sociologique pour certaines personnes du Midi, dans les années 1540-1560, trouve là un essai d'encre apologétique plus précis et de systématisation prédestinée. L'apport de la Réforme protestante s'est décliné au travers d'une évolution psycho-sociologique complexe qui se développa en plusieurs étapes.

Napoléon Peyrat à la fin du XIX^e siècle, démodé quand il réussit à publier ne craint pas de doubler la mise en 600 ans. Rien n'est assez, rien n'est trop gros pour les romantiques !

Plus récemment, Fernando Pessoa qui lisait à Lisbonne les sermons d'Adolphe Monod que connaissait Peyrat, écrivait : « *Chacun de nous est plusieurs à soi tout seul* » ! Les hypothèses doivent rester agnostiques et non pas objectivantes.

Michel Jas - Chercheur en catharisme, pasteur protestant

PUBLICATIONS

DROITS D'AUTEUR

Les articles sont soumis au droit d'auteur et ne peuvent être reproduits sans l'autorisation des auteurs. Des citations peuvent être faites, mais doivent respecter les règles en la matière, en indiquant :

- Auteur (Nom, Prénom) ;
- Titre de l'article ;
- Titre de la revue (en italiques) ;
- Tome ou année de publication ;
- Numéro (N°) ;
- Date de publication ;
- Première page-dernière page.

Éditeur :
Culture et études cathares
10 D rue Alfred de Musset
11000 Carcassonne – France

ISSN : 2648-6199